

Ces événements se passaient dans les provinces du sud, c'est-à-dire celles qui avoisinent l'Océan.

Mais bientôt le prêtre D. Antonio José Tonnès se fit reconnaître dans les provinces de l'ouest et de l'est, où il avait acquis une grande influence comme généralissime des patriotes. Voulant rendre son autorité plus durable, il créa un semblant de gouvernement, et le composa d'un président, de deux membres et d'un secrétaire de la guerre. La réalité du pouvoir tout entier reposait dans les mains de Tonnès : le congrès ne faisait que sanctionner aveuglément toutes les volontés qu'il lui imposait; ses créatures remplissaient tous les districts ou *commandacias* qui s'étendaient sous sa domination. C'étaient pour la plupart des petits tyrans qui, écrasant de vexations et de mesures arbitraires ceux qu'ils devaient protéger, faisaient maudire le nom de l'indépendance, tandis que leur chef, enfermé dans une forteresse formidable, exerçait de son côté, sans crainte de représailles les actes les plus despotiques. Tel était l'état de la cause dégénérée de l'insurrection lorsque Mina parut au Mexique, et vint la ranimer d'un souffle d'héroïsme.

IV

Après l'heureux débarquement à Soto-la-Marina, le but de Mina était de se joindre, à la tête de sa petite troupe, aux patriotes des provinces de l'intérieur qui occupaient autour de Valladolid et de Guanajuto de vastes portions de territoire et plusieurs forteresses. Une immense distance l'en séparait; pour y atteindre il lui fallait traverser les états de Tamaulipas, de San Luis de Potosi et une partie de celui de Zacatécas. L'ennemi occupait presque toutes les routes : Mina devait donc tantôt le surprendre par la hardiesse de ses attaques, tantôt lui échapper par la rapidité de ses marches. Il n'hésita pas devant les difficultés de cette entreprise. Avant son départ pour les provinces de l'intérieur, son courage eut l'occasion de se signaler : le général royaliste Arrédondo, à la tête de quinze cents hommes, vint l'attaquer près de Santander. La mêlée était au moment de s'engager, lorsque le général sortant des rangs offrit amnistie à quiconque déposerait les armes.

— Amis ! s'écrie Mina, en se retournant vers ses soldats, cet homme nous insulte : montrons-lui notre réponse. — Tous se précipitent sur les Espagnols

avec une irrésistible impétuosité, jettent la confusion dans leurs lignes et les obligent à la retraite.

Le 24 mai 1817, Mina se mit en marche avec trois cent huit hommes, un guide les précédait. On s'engagea d'abord dans un chemin qui serpentait au milieu de côteaux couverts de bois épais, et qui ne semblait accessible qu'aux Indiens, tant la végétation l'obstruait de toutes parts. Souvent la hache dut intervenir pour frayer le passage : des fourrés inextricables où depuis bien des années peut-être l'homme n'avait pénétré, arrêtaient à chaque instant les pas. Ce premier jour de marche commencé au soleil levant fut pénible : les soldats souffrirent de la soif, car jusqu'à la fin du jour, quand ils eurent dépassé les bois, ils demeurèrent exposés aux atteintes d'une chaleur dévorante, sans que le moindre souffle d'air ou la moindre goutte d'eau vint les rafraîchir. Vers le soir, au moment où l'on atteignait la lisière d'une forêt sombre et épaisse, une source entourée de verdure se découvrit à leurs yeux ; chacun poussa un cri de joie, et courut s'abreuver dans la fraîcheur de ses eaux.

Après une halte de quelques minutes on se remit en route.

Au bout de trois jours, Mina et sa petite armée arrivèrent en vue de la ville de *Horcasitas*, située sur les bords de la rivière de *Altamira*, dont le passage

offrit quelque danger ; un officier qui s'éloigna du guet, fut emporté par le courant et se noya. Parvenus dans une plaine, et non loin d'une hacienda abandonnée, un immense nuage de poussière qui accourait de l'horizon et qui semblait soulevé par une multitude vint exciter leur inquiétude ; mais bientôt le tourbillon se rapprocha, et l'on vit un troupeau de sept cents chevaux environ, renâclant et soufflant. Ils avaient été rassemblés pour les besoins de l'ennemi ; la chasse leur fut donnée : on s'empara d'une partie. On continua de marcher ainsi pendant plusieurs jours. La route qui s'étendait devant eux était si étroite qu'elle paraissait moins faite pour des hommes que pour des bêtes fauves : des montagnes couronnées de forêts au feuillage touffu la plongeaient dans des ombres presque crépusculaires, et venaient éveiller dans l'âme un effroi involontaire. Cependant la distance qui les séparait de *Valle del Maiz*, une des étapes de leur itinéraire s'abrégait.

Le mouvement de Mina vers les provinces de l'intérieur avait excité l'alarme des troupes royalistes, incertaines s'il allait prendre la voie de *Altamira* ou de *Tampico*, elles étaient obligées d'occuper ces deux positions : mais dès qu'on apprit qu'il se dirigeait de *Horcasitas* vers *Valle del Maiz*, on résolut qu'un corps de cavalerie lui donnerait la chasse.

Le 8 juin au matin, un paysan qui avait des intelligences avec les patriotes arrive en toute hâte annoncer qu'un grand nombre de cavaliers se sont portés en avant de Valle del Maiz, et sont décidés à la dernière résistance. Cette nouvelle enflamme le courage de Mina qui, désireux plus que jamais de se mesurer avec l'ennemi, accélère sa marche. Vers midi on l'aperçoit : ses forces consistaient en quatre cents cavaliers avantageusement placés sur une hauteur de la grande route, à trois lieues de la ville.

Comprenant à l'ardeur des siens qu'il peut attaquer de suite, Mina prend aussitôt ses dispositions, met son infanterie en réserve, choisit les meilleurs tireurs, et les embusque derrière un taillis à gauche des royalistes avec ordre de les déloger. Dès que ceux-ci ont déchargé quelques coups de feu, une surprise profonde les saisit en voyant leurs adversaires se débander précipitamment, et gagner leur centre. Mina s'aperçoit de ce désordre, fait avancer sa réserve, tombe sur eux et achève de les disperser; puis avec trente-deux chevaux il se lance à la poursuite des fuyards. Alors commence une course furieuse, hale-tante. Comme ces tourbillons soulevés par le vent d'hiver, Mina et les siens penchés sur leurs montures, dont ils déchirent les flancs à coups d'éperons, volent, font jaillir des cailloux de la route mille étin-

celles. Malheur à ceux qui tombent à la portée de leur arme! ils sont renversés, foulés aux pieds et massacrés : ils arrivent ainsi jusqu'aux portes de la ville, la traversent, et emportés par l'ardeur du combat, continuent encore cette charge trois lieues au-delà.

La petite armée trouva à Valle del Maiz le meilleur gîte qu'elle eut rencontré depuis son départ. Cette ville, agréablement située sur les bords de la rivière de *Panúco*, abondait en magasins, en vivres et en armes : Mina, avec une délicatesse à laquelle les habitants n'avaient pas été accoutumés par les Espagnols, ne prit que l'indispensable.

Dans la journée du 9, il reçut avis que le commandant Arniman, à la tête de sept cents hommes et d'un corps de cavalerie était à sa poursuite; cette annonce ne causa aucune inquiétude à ses soldats qui, enflés de leur précédente victoire, voulaient au contraire retourner sur leurs pas pour attaquer l'ennemi; mais Mina ne perdant pas de vue son objet principal, c'est-à-dire sa jonction avec les patriotes des provinces de l'intérieur, résolut de quitter aussitôt Valle del Maiz.

Le 10 on se remit en marche, et deux jours après on arrivait à un rancho abandonné. Là, on apprit une particularité qu'il fallut bien prendre en considération : Arniman, dont les forces s'étaient encore aug-

mentées d'une division de cavalerie, n'était plus qu'à quelques lieues en arrière. Mina et les siens quittent le rancho; les marches forcées succèdent aux marches ordinaires, et le 14 au soir, accablés de chaleur et de soif, ils arrivent à l'hacienda de *Petotillos*.

Quelques heures de sommeil les avaient à peine remis de leurs fatigues quand le lendemain au point du jour, les sentinelles firent entendre ce cri :

— Alerte! l'avant-garde de l'ennemi n'est plus qu'à deux mille.

Aussitôt le tambour résonne; les hommes s'élancent sur leurs armes; Mina sans perdre son sang-froid ordonne à cent soixante-deux des siens de gravir une éminence contiguë à l'hacienda d'où la vue embrasse un vaste horizon de plaines couvertes de blés. Une chaleur dévorante pesait déjà lourdement; un profond silence permettait d'entendre les moindres rumeurs. Bientôt on aperçut l'avant-garde espagnole : elle s'avavançait en courbant les hautes tiges des épis, et le soleil qui se brisait en mille rayons sur ses armes lui donnait alors l'apparence d'un serpent aux écailles luisantes se déroulant au milieu des moissons.

Mina voit qu'un engagement est inévitable : battre en retraite avec des soldats harassés, c'est une destruction certaine; s'enfermer dans l'hacienda et soutenir un siège, c'est une lente extermination.

Une détermination hardie, dont la réussite peut seule le sauver traverse son esprit.

S'adressant aux siens, il s'écrie :

— Amis! dispersons ces hommes avant que leurs compagnons les rejoignent : suivez-moi!

Aussitôt telle qu'un torrent la petite armée se précipite du mamelon, bondit dans la plaine, et pénétrant tumultueusement dans les rangs des Espagnols déconcertés de la brusquerie de l'attaque, les presse avec vigueur; ceux-ci commencent déjà à plier et à se débander, lorsque tout à coup leur réserve apparaît sur le champ de bataille, les fuyards s'y rallient et Mina et ses soldats se trouvent alors en présence d'un ennemi plus de trois fois supérieur¹.

Il y eut un moment de poignante hésitation parmi ces cent soixante-deux hommes; mais la résolution de vendre chèrement leur vie est bientôt la seule pensée qui domine leur âme. Mina arrachant le fourreau de son épée qui pendait à sa ceinture le jette au loin.

— *Je ne veux pour fourreau que la poitrine des Espagnols*, dit-il.

Ces mots, l'air enthousiaste dont ils sont prononcés

¹ A la bataille de Petotillos, Mina attaqua sept cents soldats d'Arniman avec cent soixante-deux hommes seulement; le reste de sa petite armée était restée à la garde de l'hacienda, et ne prit point part au combat. Voir l'historien anglais Davis Robinson.

achèvent de ranimer les siens; ils mettent la baïonnette au bout de leurs fusils, et, avec une nouvelle énergie ils s'élancent une seconde fois contre les Espagnols.

On vit alors ce que peut la valeur contre le nombre; cette centaine d'hommes, harrassés par une première lutte en mirent en déroute plus d'un millier.

Demeurée maîtresse du passage qu'elle avait si vaillamment conquis, la petite armée de Mina se remit en marche. Bientôt on toucha la frontière du territoire que les patriotes occupaient, et on se disposa à attaquer une vaste hacienda, appelée *Spiritu Santo*, fortifiée par sa position naturelle, et munie d'une garnison assez forte : mais les Espagnols ne jugeant pas à propos de la défendre, l'évacuèrent, emmenant avec eux tous les paysans des environs. Alors une procession étrange vint à la rencontre de Mina : elle était composée de femmes chantant des cantiques et portant une bannière où était brodée l'image de la Vierge. Elles laissaient échapper des marques d'effroi, redoutant les violences des nouveaux venus qu'elles s'efforçaient de désarmer par ces démonstrations religieuses, mais les procédés de ces derniers ne tardèrent pas à les rassurer entièrement.

Cependant les fatigues et les dangers ne touchaient pas encore à leur fin.

Arrivé devant la ville de *Real del Pinós*, dans l'in-

tendance de *Zacatécas*, Mina la somma de se rendre mais elle refusa. Il résolut de s'en emparer de force.

Real del Pinós était posée sur le penchant d'une colline, protégée au nord par un ravin profond, et au sud où les habitations étaient fort basses, par des murs qui barricadaient les rues. Cette situation inspira à Mina un dessein hardi : dans une nuit obscure et orageuse où le ciel sans lune et sans étoiles épaississait encore les ombres, il fait tenter une attaque du côté du nord.

Pendant que l'ennemi concentre son attention sur ce point, quinze hommes courent vers le sud; avec une agilité merveilleuse; à l'aide de leur *zarape*¹, ils atteignent les *azoteas* (terrasses) des maisons élevées seulement de quelques mètres au-dessus du sol, dans cette partie de la ville. Les pieds nus, l'oreille tendue, favorisés par les ténèbres, ils se glissent de terrasse en terrasse, de maison en maison jusqu'à l'endroit où les royalistes se défendent contre l'attaque de Mina. Ils se laissent tomber à terre, toujours à l'aide de leur *zarape*; puis ils bondissent comme des démons, l'épée à la main au milieu des Espagnols terrifiés à l'aspect de ces ennemis qui semblent surgir du

¹ On appelle *zarape*, une couverture que les Mexicains de toutes les classes portent habituellement, et qui leur sert à une foule d'usages.

sol. La nuit qui en dissimule le petit nombre leur fait croire qu'ils sont en forces supérieures; craignant d'être pris entre deux feux ils commencent à battre en retraite. Les quinze hommes les poursuivent vaillamment, et permettent à Mina de faire irruption dans la ville¹. Les soldats espagnols s'enfuirent dans les montagnes. Real del Pinós, ayant refusé de se rendre, fut pillée; mais les citoyens furent respectés dans leurs personnes. Un butin considérable récompensa la petite armée de ses fatigues.

En quittant Real del Pinós², Mina et les siens pensaient que cette jonction ardemment désirée avec les patriotes de l'intérieur ne tarderait pas à s'effectuer : la route qu'ils prirent s'étendait au milieu des plaines de Zacatécas.

Ce sont d'immenses solitudes, sans verdure, aux horizons reculés, aux landes sablonneuses hérissées de dunes qui semblent autant de vagues immobiles dans un océan de sable. Quelques buissons de bois de fer et quelques gommiers rabougris forment la seule végétation; un air brûlant, un soleil de feu, des tour-

¹ Voir l'historien anglais Robinson.

² Les soldats de Mina firent à Real del Pinós, un butin si considérable, que presque tous en quittant cette ville, avaient sur les épaules, outre une foule d'objets précieux, un de ces riches manteaux mexicains, brodés d'or, de la valeur de cent à deux cents dollars.

billons de poussière asphyxiante, telles sont les tortures continuelles qui attendent Mina ! Malheur à ceux que leur mauvais destin égare dans ces parages désolés.

Depuis trois jours on est en marche, la petite armée n'a encore rencontré aucune trace d'hommes ou de bêtes, cependant depuis quelque temps des vestiges informes qu'elle finit par reconnaître pour être des débris de vêtements jonchent le sol, et des ossements humains épars çà et là, blanchis par le soleil, lui attestent que les ravages de la guerre se sont étendus jusque dans ces lieux. L'âme péniblement affectée de cette vue, Mina reçoit une nouvelle impression d'alarme : le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route !

Que faire ? Si l'on poursuit en avant, n'achèvera-t-on pas de s'égarer ? et ne perd-t-on pas un temps précieux si l'on s'arrête ?

Ce dernier parti paraît le plus prudent. Un petit détachement composé de quelques cavaliers est envoyé à la découverte. Il n'avait encore fait que peu de chemin lorsqu'un bruit de pas de chevaux vint frapper son oreille, et une troupe d'hommes se montre bientôt, accourant au-devant de lui.

La présence des nouveaux venus, leur aspect étrange avaient de quoi exciter l'inquiétude : celui

qui paraissait être leur chef était vêtu d'une veste brune brodée de dentelle d'argent fanée; des *calzoneras* de velours vert, un gilet d'un rouge éclatant, des bottes à larges éperons, une coiffure affectant la forme de kolbach où était incrustée une image de la vierge de *Guadalupe* complétaient son costume. Il montait un cheval bai à l'allure fougueuse et tenait une longue lance à la main.

Tous ses hommes, à peu de chose près, étaient équipés comme lui. C'était un corps de cavaliers patriotes en reconnaissance : ils n'avaient aucun avis de l'arrivée de Mina. Le colonel D. Cristobal Naba, leur chef, se joignit au détachement, et l'on se dirigea vers le campement du reste de la petite armée.

Mina l'accueillit comme un sauveur et apprit qu'il n'était plus qu'à neuf lieues de la forteresse de Sombbrero occupée par les indépendants; on continua la marche, et le 24 juin l'héroïque Guerrillero de la Navarre entra dans Sombbrero : la jonction était opérée! Il fut accueilli avec l'enthousiasme que devaient exciter son nom et ses actions : En un mois il avait fait deux cent cinquante lieues dans un pays ennemi, livré trois batailles et perdu seulement quarante hommes!

V

La garnison des indépendants qui occupait le fort de Sombbrero, était commandée par D. Pedro Morena : *Morena* abdiquant toute autorité, pour donner l'exemple, il se mit sous les ordres de Mina.

Quatre jours à peine venaient de s'écouler, employés à un repos indispensable que déjà l'activité du jeune général s'impatientait; elle ne tarda pas à trouver une nouvelle occasion de s'exercer. Le 28 juin un corps d'Espagnols, au nombre de sept cents, conduits par le colonel Castanòs, fit un mouvement dans la direction de Sombbrero. Castanòs était un des plus braves officiers royalistes; il en était aussi un des plus cruels et des plus féroces. Emule de Calleja, *le boucher d'hommes*, il avait rempli tous les lieux où il passait de terreur, de larmes et de sang. Ses victoires, ses marches rapides et imprévues, ses attaques au milieu de la nuit en avaient fait un objet d'effroi pour les patriotes; leur esprit superstitieux grossissait encore sa renommée de toute l'épouvante qu'il inspirait. Ces divers motifs donnèrent le désir à Mina de l'attaquer et de faire tomber ce prestige; il se porta à sa